

SWOON

Swoon, de son vrai nom Caledonia Dance Curry est née en 1977 à New London dans l'État du Connecticut et a grandi en Floride à Daytona Beach. C'est une artiste américaine du mouvement dit de l'Art urbain ou Art Street dont les collages de portraits à figure humaine de taille réelle sont affichés dans les rues de Brooklyn à partir de 1999.

À l'âge de dix-neuf ans, elle quitte la Floride pour New-York où elle entreprend des études de peinture au Pratt Institut à Brooklyn où elle obtient un Bachelor of Arts (licence) en beaux-arts en 2002. Inspirée par Banksy, Blek le Rat ou encore Gordon Matta-Clark, elle devient également membre de la coopérative d'artistes Justseeds. En 2005, Swoon expose pour la première fois ses œuvres à la Jeffrey Deitch Gallery et à la "Greater New-York Gallery". En 2010, Caledonia participe à la construction de maisons "artistiques" pour les rescapés d'Haïti au sein de l'organisation "Konbit Shelter". Elle réalise des projets et des installations en plein air de plus grande envergure comme « *Swimming Cities of Serenissima* » en 2009, îlots flottants réalisés à partir d'objets de récupération (meubles, planches de bois, morceaux de métal...), afin de naviguer sur les canaux de Venise. En 2014, elle réalise notamment une de ses plus grandes expositions appelé " *Submerged Motherland*" au Brooklyn Museum.

Les influences stylistiques de Swoon sont la gravure expressionniste allemande et le théâtre d'ombre indonésien. On reconnaît ses influences à travers le tracé de ses dessins, le travail sur la hachure et les découpages du papier donnent cet effet de pochoir aux figures.

Les dessins sont gravés sur linoléum puis imprimés sur papier Mylar ou papier recyclé avant d'être peints à l'acrylique.

SHEPARD FAIREY alias OBEY

Frank Shepard Fairey ou Shepard Fairey, également connu sous le pseudonyme Obey, est un street artiste américain, sérigraphiste, muraliste et illustrateur né le 15 février 1970 à Charleston en Caroline du Sud.

Issu de la scène du skateboard, il s'est d'abord fait connaître par les autocollants André the Giant Has a Posse, qui ont donné la campagne Obey Giant.

Il a créé, pour la campagne présidentielle américaine de 2008, le poster « Hope » de Barack Obama qui deviendra une image icône de la campagne. L'Institut d'art contemporain de Boston le considère comme un des plus connus, des meilleurs et des plus influents artistes de street art du moment.

En France, Fairey est d'abord exposé à la Base, la galerie éphémère d'Invader où il présente de petits portraits de guérilleros cagoulés et plusieurs fois à la galerie Magda Danysz qui a défendu très tôt son travail en galerie. Il participe au M.U.R. en mai 2007 lors d'une pièce avec WK interact. Une de ses recompositions d'affiches est exposée à la Fondation Cartier lors de l'exposition « Né dans la rue - Graffiti », à l'automne 2009. En 2019, il participe au Grenoble Street Art Fest et fait l'objet de l'exposition « Facing the Giant : 3 decades of Dissent », qui célèbre ses 30 ans de carrière, à la galerie Itinérance (Paris).

Le travail de Shepard Fairey est influencé par Andy Warhol, Alexander Rodtchenko, Barbara Kruger, Robbie Conal et Diego Rivera. Sa campagne Obey est en partie inspirée du film de John Carpenter « Invasion Los Angeles ». Il en récupère plusieurs slogans, comme Obey, ou encore « This is Your God ».

J.R

JR, né à Paris le 22 février 1983, est un artiste contemporain français.

Grâce à la technique du collage photographique, il expose librement dans l'espace public à l'international.

Jean René est baptisé et grandit à Montfermeil. Il passe beaucoup de temps sur les marchés : ses parents ont un stand aux puces de Clignancourt. Il s'installe à Belleville chez des cousins pour étudier au lycée Stanislas avant de commencer sa carrière dans le graffiti à l'adolescence.

Son pseudonyme représente les initiales de son nom. Il déclare que sa religion est le zoroastrisme, ironiquement pour souligner son attachement au multiculturalisme. JR se définit comme un « artiste urbain ».

Après avoir été exposées dans les villes mêmes dont sont originaires les sujets de JR, les images voyagent de New York à Berlin, d'Amsterdam à Paris. Il est représenté par le galeriste Emmanuel Perrotin en France (rue de Turenne, à Paris), à Hong Kong et New York, par Magda Danysz en Chine et par Simon Studer Art en Suisse.

Lors de certaines expositions, il offre aux visiteurs leur portrait en poster grâce à une cabine photographique géante. Il emploie une quinzaine de personnes et partage son temps de travail entre un studio à Paris et un autre à New York. Il est très actif sur les réseaux sociaux, notamment Facebook et Instagram

En 2017, il co-réalise *Visages, villages* avec Agnès Varda.

Il réalise aussi *The picnic at the border* à la frontière entre les États-Unis et le Mexique.

En 2019, il fait une impression sur la pyramide du Louvre comme si la pyramide sortait du sol.

En 2020, il photographie 150 citoyens de la Convention citoyenne pour le climat sur la façade du Conseil économique, social et environnemental et recouvre l'Opéra Bastille de portraits du personnel soignant, réalisés par Adrien Lachappelle, David Huguonot et Nathalie Naffzger.

HOPARE

Figure montante du street art en France, Hopare est le pseudonyme emprunté par Alexandre Monteiro. L'artiste, né en 1989 à Paris, puise dans l'architecture urbaine et l'agitation l'inspiration qui fera naître des murs au graphisme stylé et percutant.

« J'ai 13 ou 14 ans quand je découvre le graffiti dans une usine désaffectée à Limours », raconte le jeune homme. « Avec les copains on s'y retrouve après le collège. Et on y emmène notre prof d'arts plastiques ». Et pas n'importe quel prof d'arts plastiques puisque le sien signe des graffitis sur les murs des villes sous le nom de Shaka. Marchal Mithouard, artiste et plasticien originaire d'Evry, devient le mentor d'Hopare. Une vraie connexion se crée entre les deux garçons. « Au lieu d'aller en récréation, on restait avec lui, on échangeait sur tout et sur rien et sur nos dessins », dit-il. Avec Shaka, il commence à graffer les murs de l'usine et les murs de la ville. En 2004, il se fait attraper par les gendarmes et écope de 3.000 € d'amende et de travaux d'intérêt général. Sa punition ? Nettoyer le cimetière de Limours et initier des handicapés au graffiti...

Enfin, le jeune homme, talentueux, est vite pris au sérieux. Le maire de Limours lui propose même la réalisation de la signalétique de la nouvelle salle de spectacle et organise pour lui sa première exposition. Sur les 30 toiles qu'il expose, il en vend 23 ! C'est son premier grand succès.

En 2006, Hopare peint son premier mur et intègre le TSF Crew qui promeut l'art de rue et avec qui il participe à des festivals et des créations communes. A cette époque, Hopare cherche encore son style et son identité artistique. Il n'a pas 20 ans lorsqu'il travaille pour un architecte d'intérieur. « C'est une expérience qui a influencé ma façon de dessiner, avec de plus en plus de lignes droites, parallèles ou qui s'entremêlent », indique Hopare. Ses créations, il essaie d'en faire des lignes parfaites, géométriques et abstraites, dans lesquelles apparaissent un élément de décor ou un visage. Un aspect crayonné souligne ces lignes droites, dynamiques et puissantes. « Ce que je cherche c'est le trait le mieux aiguisé, le diamant parfait », répète Hopare, qui s'inspire de son environnement ou de ses voyages.

Equipé de bombes aérosols, de brosses, de marqueurs, de rouleaux de peintures ou d'encres, Hopare signe des murs d'un grand esthétisme. Il utilise également des collages pour parfaire ses créations. Dans son atelier à Limours, il prépare certaines de ses interventions en amont. « Souvent, pour mes peintures, c'est freestyle sur le terrain », reconnaît-il. « Je mets une couche d'apprêt et j'improvise directement sur le mur. Je privilégie la spontanéité, j'étales d'abord de façon aléatoire mes couleurs puis je sculpte mes formes et les éléments figuratifs ensemble. »

CONOR HARRINGTON

Irlandais né à Cork en 1980, Conor Harrington a gagné une reconnaissance internationale grâce à ses murs et ses toiles. Son style est une fusion entre le réalisme de la peinture classique et les codes du street art. Un parfait mariage entre la finesse des beaux-arts et le côté abrasif et rugueux de l'art de rue. Ainsi l'artiste puise son inspiration auprès des peintres de la Renaissance. Conor Harrington a suivi l'école des Beaux Art (Art College) durant sept ans. Son style a progressé au fil des ans. Aujourd'hui, il propose des œuvres empreintes d'hyper réalisme figuratif aux accents fantastiques, avec parfois un goût d'inachevé. Hypermoderne et historique, son talent reste inégalé.

Conor Harrington s'inspire des grands maîtres de l'expressionnisme, et apporte sa touche personnelle. Son univers baroque, où l'homme est prédominant, est une réinterprétation des guerres du passé venues s'immiscer au cœur d'une culture moderne et urbaine. « J'ai grandi dans une petite ville où il n'y avait aucun graffiti sur les murs. Je crois que cela m'a permis de me détacher des codes du genre et d'essayer quelque chose de complètement nouveau », indique-t-il. S'il n'a pas grandi dans un univers artistique, Conor Harrington avoue tout de même qu'il rêvait d'être architecte à 10 ans. Il griffonnait des immeubles sur des bouts de papier. « J'étais captivé par les gratte-ciels. D'autant qu'à cette époque, il n'y en avait aucun en Irlande ! » Puis c'est la révélation quand à 14 ans, il réalise son premier graffiti. Par certaines de ses œuvres, Conor Harrington s'attache aujourd'hui à démontrer le fossé entre la vie paisible en Occident face aux guerres à répétition au Moyen-Orient. Des guerres qu'il est possible de suivre grâce à une simple télécommande.

Pour réaliser ses œuvres gigantesques en plein air, Conor Harrington prépare soigneusement sa création en amont, en studio. Il réalise des photographies de mises en scène avec des modèles, parfois même en costume. Il utilise également des images de reconstitutions historiques. « Les hommes jouent alors le rôle de soldat, mais ne sont pas allés au front. Ce n'est qu'une image de la réalité. J'aime cette idée d'incarner un faux sentiment de puissance », explique Conor Harrington.

Membre du mouvement graffiti, fan de JR et Vhils qu'il considère comme étant les plus talentueux et ambitieux représentants du street art, Conor Harrington a la chance de pouvoir s'exprimer sur les murs du monde entier. Son ascension en tant qu'artiste de galerie est fulgurante : ses toiles se vendent aujourd'hui très bien. Conor Harrington travaille désormais dans son atelier dans l'Est de Londres. En 2013, il exposait à Londres conjointement avec Chloé Early, sa petite amie, artiste elle aussi.

EL MAC

Miles MacGregor, plus connu sous le nom de El Mac, est né à Los Angeles en 1980. A la fois artiste et ingénieur, il s'est fait un nom sur la scène graff grâce à ses portraits gigantesques et au réalisme confondant depuis la fin des années 90...

Passionné depuis le plus jeune âge par l'art, El Mac s'inspire de l'art classique européen avec des artistes comme Caravaggio ou Vermeer ou des symboles de l'Art Nouveau comme Klimt et Mucha. Se mêlent à cela une influence mexicaine, le graffiti et le photoréalisme. Aujourd'hui, ses portraits à la bombe sont simplement surprenants de réalisme. Sa technique particulière, qui s'appuie sur un tracé en dégradé des contours des visages, des lignes légèrement ondulées réalisées au fatcap, apporte de la profondeur aux sujets. Il joue avec les ombres et les lumières pour donner un côté ultra réaliste aux portraits. Des hommes, des femmes et des enfants aux regards intenses.

El Mac a commencé par peindre avec de l'acrylique ses graffitis dans le milieu des années 90. Ce qu'il aime ce sont les visages humains. Les portraits figuratifs et expressifs d'une population. En 1999, il peint les visages de ses amis et puis des travailleurs mexicains anonymes dans des espaces publics dans le Sud-Ouest des Etats-Unis. De manière légale parfois, et illégale souvent. Puis il utilise la technique de l'aérosol et interprète des œuvres européennes classiques. Ses œuvres, interprétation de l'art primitif européen, sont exposées au musée de Bruges en 2003. Depuis, il peint de grands murs aux quatre coins du monde, et sur tous les continents.

Certains de ses murs sont devenus des figures locales dans le paysage. Notamment ceux réalisés en collaboration avec Retna, spécialiste de la typographie et du design. Ses portraits gigantesques, il les prépare méticuleusement avant de secouer sa bombe et de leur donner vie. Son art sublime les femmes. A tel point que la marque Prada lui a commandé un mural en 2013, qu'il a réalisé à Milan au siège pour la présentation de la saison printemps-été.

AARON LI-HILL

Li-Hill est originaire du Canada et aujourd'hui basé à Brooklyn. Cet artiste pluridisciplinaire a montré un intérêt poussé pour l'art en général dès sa jeunesse qui s'est concrétisé par une formation en graffiti et en peinture murale et un diplôme aux Beaux-Arts. Il aime travailler avec toutes sortes de matériaux, sur différents supports et varier les techniques et les formats, ce qui le pousse à intégrer des matériaux divers dans ses œuvres autant graphiques que sculpturales.

Artiste engagé qui dénonce les effets du capitalisme sur la psyché des individus, on retrouve souvent dans ces œuvres des thèmes récurrents comme l'industrialisation, la percée scientifique ou bien la position des humains opposés à la nature.

Maître du mouvement par excellence, ses œuvres utilisent une juxtaposition d'images de façon à suggérer l'illusion proche de la méthode du Stop-Motion utilisée au cinéma. En effet, la Stop Motion est une technique de tournage utilisée au cinéma où un objet en mouvement est photographié dans des positions successives décomposant ainsi visuellement le mouvement.

Sa technique de peinture est également marquée par une maîtrise technique admirable de l'effet de transparence.

Cette créativité l'a amené à travailler et exposer à travers le monde, notamment dans les illustres institutions que sont la National Gallery of Victoria à Melbourne, The Art Gallery d'Ontario ou bien le Portsmouth Museum of Art dans le New Hampshire.

Il a également fait partie de la promotion 2018 du programme d'artistes en résidence URBAN NATION.

FAITH 47

Originnaire d'Afrique du Sud, l'artiste Faith47 est une des rares femmes à s'être fait une place dans le gotha international du street-art.

Faith47 tient son pseudonyme de la foi qu'elle porte dans la vie et qu'elle traduit par ses œuvres de rue ou ses toiles. « 47, c'est un peu le nombre aléatoire par excellence », indique-t-elle. Si Faith n'est pas son prénom, certains laisseraient sous-entendre qu'il s'agit de Marianne. Mais l'intéressée cultive le secret.

Née au Cap en 1979, elle découvre la scène graffiti à l'âge de 16 ans. Totalement autodidacte, elle vit aujourd'hui dans sa ville natale où elle y a son studio. Elle peint, expose, et graffite les murs de la ville. L'artiste est polyvalente : elle peint, elle écrit, elle photographie, elle filme.

« Je n'ai jamais vraiment eu le temps d'étudier, il a fallu que je travaille dur tout de suite », explique l'artiste. Et pour cause, enceinte à 18 ans, elle devient maman très jeune et assume ses responsabilités. Aujourd'hui, son fils vient peindre avec elle. Lui qu'elle considère comme son héros lui apprend à grandir, encore. « J'aime aller me ressourcer dans les montagnes, me rappeler que nous ne sommes qu'un morceau de la nature », raconte-t-elle. « C'est ce qui me pousse à peindre aujourd'hui ».

« D'un côté les toiles, de l'autre le street art, c'est comme inspirer et expirer », raconte-t-elle. « Pourtant, la rue est devenue dangereuse », estime Faith47. La ville du Cap a mis en place des lois anti-nuisances interdisant le street art de proliférer. Au grand désespoir de Faith47 qui y voit pourtant une manière de colorer la ville et de lui apporter une tonalité. « Les villes ont besoin de contacts humains pas de panneaux publicitaires ! » déclame-t-elle. Mais pour Faith47, sa ville natale a beaucoup changé. « Cap Town s'intéresse plus à ses touristes qu'à ses propres habitants aujourd'hui », regrette-t-elle. « La xénophobie me rend malade ».

Sa foi, elle ne la cache pas, est devenu sa marque de fabrique. Elles ne sont pas rares les représentations lumineuses de personnages en train de prier, auréolés. « Je crois beaucoup aux anges gardiens », confesse l'artiste qui ne défend pourtant aucune religion. Ses œuvres, parfois mystiques, s'imprègnent du lieu où elles sont réalisées. A Djerba, à Los Angeles, à Durban en Afrique du Sud, triangle marqué comme un danger sur les cartes touristiques où Faith47 a représenté sur les gigantesques pieds d'un pont autoroutier les portraits de marchands qui se sont prêtés au jeu. Ici, différentes couches de la population se mêlent à un marché sauvage au milieu des axes de circulation.

ROA

Fasciné par les animaux, Roa estime qu'ils « ont beaucoup plus à dire sur le monde que n'importe quelle autre créature », lors d'une interview pour le magazine FatCap. A chacun de ses voyages aux quatre coins du monde et sur tous les continents, il peint à la bombe aérosol des animaux locaux. Il couvre d'abord d'une peinture blanche la surface à peindre puis finit au marqueur les détails de la bête. Endormie, vivante ou morte. Son but étant de faire réfléchir le spectateur. Qu'il se fasse sa propre interprétation. « Que cela lui inspire de la créativité, qu'il s'engage en faveur de l'environnement ou qu'il jette juste un œil à ma peinture et je suis heureux », dit-il lors d'une interview pour le magazine contemporain Hi Fructose. D'autant que la symbolique des animaux varie d'un pays et d'une culture à l'autre. Roa invite donc le spectateur à s'interroger sur la place de l'homme et des animaux dans le monde actuel.

Sur le mur d'un musée ou dans une usine désaffectée en banlieue, Roa aime que se noue une interaction entre l'humain et la nature. Peindre des animaux est pour lui une manière de faire que la nature réintègre les lieux bétonnés. D'ailleurs, il se plaît aussi à faire vivre son art dans des lieux désertiques, comme en Gambie ou au Cambodge, dans un village abandonné. En Afrique, ce qui touche davantage Roa c'est l'implication des populations locales. « Peindre en Afrique est une expérience unique et spéciale », dit-il. « C'est un engagement avec la communauté locale et un procédé de création très intense. »

Fils de l'American way of life

S'il garde mystérieuse son identité, et son visage toujours caché, on sait de Roa qu'il est né en 1975 et a grandi en Belgique dans les années 80. Dans un univers bercé par la culture américaine. Musique, films, graffitis et skates font partie de sa vie. Il écoute Public Enemy, est fan des Beastie Boys et de Jimi Hendrix et reste impressionné par le réalisateur David Lynch. Il apprécie la créativité de Picasso, le génie de Marcel Duchamp et les skateboards que Jim Phillips transforme en œuvre d'art. Plusieurs fois arrêté, à Londres ou Barcelone, Roa travaille aussi en collaboration avec les collectivités pour réaliser ses œuvres. Car, parfois celles-ci demandent quelques jours de travail. Roa vit désormais de son art en exposant ses œuvres dans de nombreuses galeries, à Berlin, Londres, Los Angeles ou Melbourne.

NATALIA RAK

Natalia Rak est née en 1986 en Pologne. Elle a fait ses études artistiques à l'université de Lodz en Pologne. Elle vit et travaille aux États-Unis, à Portland. Les magnifiques fresques de Natalia Rak peuvent être admirées sur des murs du monde entier. Les couleurs de cette artiste polonaise scintillent avec une intensité qui donne un nouveau souffle à la scène du street art, avec un accent sur les représentations de femmes et des excellentes compositions. Cette jeune artiste est rapidement reconnue par la scène contemporaine polonaise. Elle a été présente au "Walk and Talk Festival" in Madeira, "No Name Festival" en France, "Stroke Art Fair" et "Art Whino" pour n'en nommer que quelques-unes. En 2013, elle a remporté le "Artbattles" à New York. Sa fresque "La légende des géants" a été votée parmi les 5 meilleures œuvres d'art urbain en 2013, à côté d'œuvres d'art de Banksy ou JR.

Natalia Rak est une artiste polonaise originaire de Lodz qui vit et travaille aux États-Unis, à Portland. Diplômée de l'Académie des Beaux-Arts de sa ville, graphiste et designer, cette artiste confirmée a une production éclectique : livres pop-up, illustrations, affiches, packaging, logos, graphismes, fresques géantes qui peuvent être admirées sur des murs du monde entier.

S'inspirant des contes pour enfants, cette jeune femme de 29 ans aime faire passer des messages forts avec ses fresques au format géant. Réalisés à l'aide de bombes de peinture, les personnages mis en scène par cette passionnée d'Art Nouveau sont le plus souvent des filles ou des femmes se retrouvant dans des situations surréalistes.

Nul doute, dans cette discipline réservée à l'accoutumée aux hommes, la Street-Artist n'a pas fini de faire parler d'elle. Sa dernière réalisation dans ce domaine est ce mur imposant peint en août 2013 dans la ville de Turek, en Pologne. Le style photo réaliste est comme à son habitude soutenue par des couleurs éclatantes et une technique remarquable. Sa fresque « La légende des géants » a été votée parmi les 5 meilleures œuvres d'art urbain en 2013, à côté d'œuvres d'art de Banksy ou JR. L'œuvre s'intitule « Spellbound » et représente un personnage féminin qui fait corps avec une orchidée. Même en utilisant des couleurs très vives, cette œuvre organique laisse une sensation de douceur dont le parfum enivrant est presque perceptible.

ASTRO

Astro, né en 1981, est un street artiste français. Autodidacte, il réalise ses premiers graffitis en 2000 dans la banlieue nord de Paris. Au cours de ses débuts, Astro privilégie le lettrage et le « wildstyle », un style de graffiti très complexe où les lettres sont intriquées. Il se dirige ensuite vers une expression abstraite qui mêle courbes, géométrie et calligraphie. Il s'inspire d'artistes tels que Hartung, Vasarely ou Mucha, Astro tout en évoluant au sein d'un univers dont il a lui-même défini les contours. Par sa technique, ses jeux d'ombres et son sens de la perspective, Astro crée des œuvres où l'illusion d'optique est reine, véritables trompes l'œil contemporain. Un travail qu'il estampe aussi bien sur les murs que sur les toiles, mais également sur du film étirable (cellophane), grâce à une nouvelle technique dite du « CelloGraff » qu'il a créé en 2006 avec l'artiste Kanos. L'artiste est présent sur de nombreux festivals internationaux, et fait désormais partie du collectif CBS, originaire de Los Angeles.

On peut retrouver les créations d'Astro sur d'immenses murs. Elles sont souvent peintes dans des teintes éclatantes comme le bleu, le rouge et le violet. Mais ce qui fait toute l'originalité des œuvres d'Astro, c'est que ce sont toujours des illusions. L'artiste français utilise les perspectives et allie subtilement les ombres et la lumière de façon que l'on pense que la peinture est infinie. Ce sont comme des portes qui mènent vers des dimensions parallèles. D'ailleurs, la taille immense des murs choisis par Astro rend ses illusions encore plus impressionnantes ! Avec ses techniques, il permet aux spectateurs de s'immerger dans ses créations et de voyager dans ses mystérieux vortex.

Astro n'est pas seulement doué pour peindre sur d'immenses murs. Au contraire, il est capable de réaliser ses illusions sur une infinité de surface à commencer par les toiles. Même si le format est plus simple, ses dessins restent toujours très complexes. On y retrouve les mêmes formes abstraites et ses illusions surprenantes. Mais ce n'est pas tout puisque Astro réalise également des installations, parfaites pour décorer les intérieurs des amateurs de peintures abstraites. L'artiste ne se donne absolument aucune limite ! Cela lui permet d'innover et d'améliorer chaque jour son style et ses techniques. Il est constamment à la recherche de nouvelles idées et d'illusions inédites afin de toujours troubler un peu plus les spectateurs.

PEETA

Manuel Di Rita alias Peeta est un street artiste depuis 1993 vivant à Venise. Il appartient aux crews EAD Crew (acronyme de Escuela Antigua Disciples, collectif d'artistes de Padoue, Italie, composé de Joys, Made, Yama, Axe, Orion, Zagor), FX et RWK (New York City, USA).

Dans son travail, Peeta s'efforce de réaliser la qualité sculpturale des lettres individuelles, à savoir celles qui portent son propre nom Peeta. Elle les sépare de leur forme typographique générique, les stylisant avec une forme et un volume qui vont au-delà de sa simple fonction sémantique. De ce fait, Peeta n'abandonne pas une des caractéristiques du Graffiti qui est la calligraphie. Sa technique, dont il est le maître, procure une dimension unique à ses lettres qui apparaissent comme des trompes l'œil.

Son lettrage est introduit dans la fluidité de l'urbain, où les mots sont continuellement rompus à partir de leur propre histoire, réadaptés à l'idiome et aux gestes appris dans la rue. Le résultat final de la fusion entre le lettrage traditionnel et le style tridimensionnel a donné vie à un type de rythme visuel, créé par les lignes entrecroisées entre les sections de surfaces coniques, cylindriques et tortueuses.

Le rôle de l'architecture en vient à être essentiel à cette fin. Il représente pour Peeta un contact direct avec la tridimensionnalité afin de comprendre les règles de la lumière et des ombres et de les reproduire.

Malgré la profondeur de la recherche de la perfection technique et formelle, la matérialité de la peinture tridimensionnelle cache un côté profondément spirituel. Les nuances de couleur et les tours de passe-passe sont essentiellement le moyen d'une révélation progressive de sa personnalité.

Ils sont l'intermédiaire implicite d'un message précis : de sa volonté de se comprendre et ensuite de décrire son ego. Le choix de représenter et de réitérer son propre nom est déjà une tentative d'autoportrait. Les œuvres de Peeta EAD visent à révéler le caractère trompeur de la perception humaine, le sophisme des points de vue étroits et fixes par des artifices visuels qui, partant de la tentative de conférer un semblant tridimensionnel à une représentation picturale, révèlent finalement leur volonté de tromper.

Fidèle à des principes du Graffiti (obsession égotique pour un nom, calligraphie, médium urbain...), Peeta nous offre une version mature, technique et unique de ce style.

HULA, Sean YORO

L'artiste autodidacte Hula, de son vrai nom Sean Yoro a fait son entrée dans la scène internationale de l'art urbain en 2015, lorsque la sortie de ses peintures murales inédites sur l'eau a été largement diffusée.

Ayant grandi dans l'est de O'ahu à Hawaï, Sean a passé la plupart de son temps à surfer, jusqu'à la fin de son adolescence, lorsqu'il a découvert sa passion pour le graffiti et le tatouage. Travaillant sous le pseudonyme "Hula", il a déménagé à New York pour poursuivre sa carrière. Influencé par son amour de l'océan, Hula s'est mis à l'eau pour créer des peintures murales semi-submergées, tout en se tenant en équilibre sur son paddleboard. Il s'efforce de donner vie aux espaces vides, travaillant généralement sur des épaves, des quais abandonnés et des murs oubliés. Fusionnant ses origines dans l'art de la rue et les beaux-arts, Hula travaille entièrement à la peinture à l'huile et utilise des techniques traditionnelles pour créer des figures féminines douces qui interagissent avec la surface de l'eau.

Le travail de Hula vous laisse souvent ressentir toute une gamme d'émotions tout en vous proposant une discussion sur la protection de l'environnement.

Et si on vous disait qu'un jour, vous seriez incapables de détacher votre regard d'une vieille épave toute rouillée ? Impossible, n'est-ce pas ? Et pourtant, ce jour est arrivé grâce à Sean Yoro, street artist de son état !

Ce dernier donne vie à ce qu'on pouvait croire à jamais abandonné : sa spécialité est de peindre des femmes émergeant de l'eau, d'une beauté et d'un réalisme perturbants, sur des surfaces délabrées, et le tout en stabilité sur un paddle !

La plupart de ses œuvres peuvent être admirées sur son île natale, Hawaii, sur laquelle il s'est découvert une passion pour le street art. Hula n'a pris cette passion au sérieux qu'à partir de 21 ans, âge auquel il a décidé d'en faire son métier...